

plus fidèle ami, elle ne voulait rien faire sans lui avoir demandé avis.”—Lauzun répondit à cette ouverture par d’humbles révérences, et par des témoignages de reconnaissance sur l’honneur que la princesse lui faisait. Il lui protesta que, par sa sincérité, il répondrait à la bonne opinion qu’elle avait de lui.—Alors elle lui parla des bruits qui couraient sur son mariage avec M. de Lorraine, et sur les intentions du roi à cet égard. Lauzun feignit de tout ignorer, et dit simplement que l’amitié et la déférence du roi pour Mademoiselle lui feraient vouloir sur cela ce qu’elle désirait.—Mais elle s’empressa de déclarer à Lauzun que, quelle que fût la volonté du roi, elle était bien décidée à ne pas s’immoler à des considérations de grandeur et de gloire ; qu’elle ne voulait point se marier à un inconnu, fût-il un puissant souverain ; qu’elle voulait un honnête homme qu’elle pût aimer. Lauzun, sans paraître deviner où tendait ce discours, dit à la princesse que ses sentimens étaient pleins de raison ; qu’ils les approuvait, mais qu’il s’étonnait qu’heureuse comme elle l’était, elle songeât à se marier.—Alors elle lui avoua qu’elle y était déterminée par la quantité de personnes qui comptaient sur son bien, et qui, par conséquent, souhaitaient sa mort.—Lauzun avoua que cette considération était vraie et sérieuse, mais que cette affaire était d’une telle importance, qu’il fallait qu’elle y réfléchît mûrement ; que, de son côté, il y songerait avec application, et qu’après il lui en dirait son avis.

La reine sortit, et ce premier entretien se termina là.

Ceux qui suivirent (toujours chez la reine) furent beaucoup plus prolongés, et semblaient propres à amener une explication claire et définitive. La princesse fut charmée du vif intérêt que Lauzun paraissait prendre à sa situation, aux peines, aux ennuis qui en étaient la conséquence. Elle lui demanda de vouloir bien la conseiller, et promit de ne se gouverner que par ses avis. Déposant alors cet air froid et compassé qu’il avait toujours en sa présence, il lui dit avec un sourire qui l’enchantait : “ Je dois donc être bien glorieux d’être le chef de votre conseil, et vous allez me donner bonne opinion de moi.”—Avec chaleur elle répliqua que l’opinion qu’elle avait de lui ne pouvait être meilleure, et elle se disposait à continuer de manière à ne plus lui laisser aucun doute sur la nature de ses sentimens, lorsque Lauzun, lui faisant une grande révérence, et reprenant son grand air de respect, arrêta l’illusion de son cœur, et la contraignit à se contenter de l’invitation qu’elle lui fit de s’expliquer sur le conseil qu’il avait à lui donner.

Lauzun approuva entièrement les motifs qui faisaient désirer à la princesse de se marier ; mais la chose lui paraissait impossible, puisqu’il n’y avait personne sur qui elle pouvait jeter les yeux.—“ Cependant, je ne puis disconvenir que vous n’ayez raison, dit-il, de sortir de l’état pénible où vous vous trouvez, de penser qu’on vous souhaite la mort : sans cela qu’auriez-vous à désirer ? Les grandeurs, les biens vous manquent-ils ? Vous êtes estimée, honorée par votre vertu, votre mérite et votre qualité ; c’est, à mon sens, un état bien agréable de vous devoir la considération que l’on a pour vous. Le roi vous traite bien, il vous aime ; je vois qu’il se plaît avec vous : qu’avez-vous à souhaiter ? Si vous aviez été reine ou impératrice dans un pays étranger, vous vous seriez ennuyé à la mort. Ces conditions ont peu d’élévation au-dessus de la vôtre. Il y a beaucoup de peine à étudier l’humeur de l’homme et du reste des gens avec qui l’on doit vivre, et je ne conçois pas de plaisir qui puisse l’adoucir.”

Mademoiselle convint de la justesse de ces réflexions ; mais si elle choisissait pour époux un parfait honnête homme, si elle suivait la pente de son cœur, qui la portait à ne jamais se séparer du

roi, le roi ne serait-il pas satisfait qu’elle fût la cause de l’élévation d’un de ses sujets, qu’elle lui donnât du bien pour l’employer à son service ?—“ Oui, dit Lauzun, outre le plaisir d’avoir élevé un homme à un degré au-dessus de tout ce qu’il y a de souverains en Europe, vous auriez celui de la certitude qu’il vous en saurait gré, et qu’il vous aimerait plus que sa vie, et par-dessus le tout, vous ne quitteriez pas le roi. Mais ce sont là des châteaux en Espagne. La difficulté est de trouver cet homme, dont la naissance, les inclinations, le mérite et la vertu soient assez grands pour répondre à tout ce que vous auriez fait pour lui ; et vous avez dû vous convaincre, par tout ce que je vous ai dit, que c’était là chose impossible.”—“ Cela est très possible, dit la princesse en souriant et en le regardant d’un air passionné, puisque vos objections ne sont pas contre le projet, mais regardent l’individu : je verrais à en trouver un qui eût toutes les qualités que vous voulez qu’il ait.”—La reine sortit en cet instant de son oratoire : l’entretien avait duré deux heures, et il se serait encore prolongé sans la circonstance qui y mit fin.

Mademoiselle était satisfaite d’avoir cette fois réussi à expliquer ses intentions à Lauzun, de manière à ce qu’il ne pût s’y méprendre ; du moins elle le croyait. Pourtant lorsqu’elle s’aperçut que Lauzun, qu’elle voyait alors tous les jours, ne venait pas de lui-même la trouver, mais qu’elle était obligée d’aller vers lui pour lui parler, elle pensa qu’elle s’était trompée, qu’elle n’avait pas été assez explicite, et toutes ses anxiétés recommencèrent.—Elle rechercha un nouvel entretien, et éprouva une vive peine d’entendre dire à Lauzun qu’il lui conseillait de ne plus penser au mariage ; que pour elle ce parti entraînait trop de dégoûts, de difficultés ; qu’il se regardait comme indigne de l’honneur qu’elle lui avait fait de se confier en lui, s’il ne lui disait pas que ce qui était le mieux pour elle serait de rester dans l’état où elle était.

Longtemps Lauzun désola la princesse par cette artificieuse conduite : il lui démontrait la nécessité de prendre un parti, et la difficulté d’en prendre un ; l’impossibilité, pour son bonheur, de rester dans la situation où elle était, et les graves inconvénients d’un mariage. “ Lors même, lui disait-il, qu’elle aurait trouvé quelqu’un qui réunit toutes les qualités propres à lui plaire qui pourrait lui répondre qu’il n’aurait pas des défauts qu’elle n’aurait pas connus et qui feraient son malheur ?” Ces réflexions si sages ne faisaient qu’accroître l’estime de la princesse pour Lauzun et la confiance qu’elle avait en lui, et au lieu d’ébranler la résolution qu’elle avait prise, elles la rendaient plus impatiente de la mettre à exécution. Ces longs entretiens, pour elle si délicieux, attisaient le feu de sa passion, et rendaient de jour en jour plus violents, pénibles les combats intérieurs qu’elle était obligée de se livrer à elle-même.

Cependant Lauzun, dans ces entretiens, quand la princesse lui parlait de celui qu’elle avait choisi pour époux et lui en faisait l’éloge, paraissait ne pas se douter qu’il pût être question de lui, et ses observations faisaient toujours allusion sans le nommer à celui auquel le bruit public donnait la main de Mademoiselle. Tantôt c’était le comte de Saint-Paul, ou Monsieur, ou le duc de Lorraine, ou quelque souverain.

Mademoiselle, convaincue que la modestie de Lauzun ne lui permettait pas de croire que c’était bien lui qu’elle aimait, que c’était bien lui qu’elle voulait épouser, résolut de le lui déclarer, puisque ni ses discours, ni ses regards, n’avaient pu le lui faire deviner.—Elle lui dit un jour : “ Je veux absolument vous nommer celui que j’ai choisi pour époux.”—“ Vous me faites trembler, répondit-il ; si par caprice je n’approuvais pas votre goût, vous ne voudrez plus me voir ; je suis trop intéressé à conserver l’honneur de vos bonnes grâces, pour écouter une confidence qui me mettrait au